

Notre-Dame vue par Sylvain Tesson, ou le retour de la « France moisie »

[Arnaud Gonzague](#)

Le Nouvel Obs. Publié le 7 décembre 2024

L'écrivain voit dans l'incendie de 2019 un « avertissement » contre l'époque, et un appel à « nous réformer ». Alors que la cathédrale réouvre, petite exploration de cette vision très « France moisie », moquée jadis par Philippe Sollers.

« *C'est le châtiment !... Faites pénitence !...* » L'écrivain Sylvain Tesson n'a ni la barbe blanche, ni la toge, ni le gong de Philippulus, le personnage farfelu qui, dans l'album de Tintin « l'Etoile mystérieuse », prophétise la fin du monde. Mais il en a le discours. Dans son essai « Notre-Dame de Paris. Ô reine de douleur » (Editions des Equateurs) en ce moment adapté au théâtre, l'auteur-voyageur se livre en effet à une étrange analyse de l'incendie qui, le 15 avril 2019, a ravagé la cathédrale. Une vision, dénoncée [dans nos pages par l'historien Patrick Boucheron](#), et qui s'efforce de voir dans ce qui ressemble bien à un accident de chantier un « avertissement ». Un avertissement de quoi ? S'il avait écrit : du sous-financement préoccupant qui a plombé les rénovations de Notre-Dame, nous aurions été d'accord avec lui. Mais ce n'est pas ce que l'auteur de « la Panthère des neiges » perçoit.

Pour lui, le sinistre n'est rien de moins qu'une punition. « *Serions-nous responsables ?* écrit-il. *Cette flèche en feu était-elle la conséquence logique de notre arrogance ? (...) Et si nous méritions ce grand effondrement ? Que peut produire d'autre une époque qui a décidé de tout démonter ?* »

« Dynamiteurs du passé »

La forme interrogative ne doit pas tromper. Car le grand mot est lâché : il ne s'agit pas de n'importe quel « nous », mais de « l'époque ». Plus précisément, d'« *une certaine pensée en Europe occidentale [qui] conchie passionnément les vertus mantiques [la faculté de divination, NDLR] de la Bonne Vierge.* » Celle des « *dynamiteurs du passé [qui] nient les racines spirituelles de l'Europe (...) et s'emploient à la disparition des vertus.* »



Sylvain Tesson, lors de la première de « Notre-Dame, reine de douleur, reine de victoire » au Théâtre de Poche, le 13 novembre 2024. SEBA/SIPA

En psychiatrie, on nommerait ce propos une apophénie, c'est-à-dire le fait d'attribuer à un événement (ici, un accident de chantier) une cause sans rapport avec lui (l'oubli de la « *vieille foi* »). Mais la divagation tessonnienne n'est pas gratuite : il tonne que la France s'est perdue à cause de « *trois siècles d'imprécation laïque* » – comprendre : depuis les Lumières, la Révolution française et de leurs descendants contemporains qu'il appelle « *les indignés permanents* ». Paradoxalement, Tesson pourfend aussi le contraire de l'indignation, qu'il nomme « *le contentement de soi* ».

Bien qu'on ne soit pas adepte du [« point Godwin »](#) qui consiste à ramener toute parole avec laquelle on est en désaccord au fascisme ou au nazisme, on ne peut s'empêcher de noter que les appels à la contrition de l'écrivain évoquent furieusement une vision charriée après une autre catastrophe, l'invasion de la France par les troupes allemandes en 1940.

Bête à manger du foin

Car que disait le maréchal Pétain pour expliquer la défaite – que les historiens attribuent, entre autres causes, à un défaut du commandement militaire français ? « *Depuis la victoire [de 1918], l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on a servi. On a voulu épargner l'effort ; on rencontre aujourd'hui le malheur.* » (Discours du 20 juin 1940). Et aussi : « *Vous souffrez et vous souffrirez longtemps encore, car nous n'avons pas fini de payer toutes nos fautes.* » (Discours du 17 juin 1941)

Il faut le rappeler, cette vision n'était pas, en 1940, l'apanage d'un militaire cacochyme : l'écrivain André Gide, pourtant de gauche, s'est battu la poitrine en apprenant l'entrée des Allemands dans Paris : « *C'est ma faute, ma très grande faute* », a-t-il pleuré. Un témoin de cette scène, le poète Joë Bousquet, note : « *Il a compris quelle avait été sa responsabilité dans l'éducation des jeunes générations* » (cité dans « *Ceux de 40* », de Jérôme Gautheret et Thomas Wieder, Fayard). Selon Gide, homosexuel et transgressif, ses propres romans avaient dévirilisé toute la jeunesse. On sait aujourd'hui que c'est bête à manger du foin, sans rapport aucun avec les causes de la défaite.

Tesson, lui, ne parle pas de dévirilisation généralisée, mais de « *lever les yeux de nos écrans* » et de « *protéger les herbes et les bêtes* ». On souscrit bien sûr à ce désir de déconnexion et d'écologie, mais quel rapport avec Notre-Dame en feu ? D'autant que l'écrivain ne veut pas seulement que nous nous « *réfug[ions] dans les bois* ». Il martèle : « *Il est temps de nous réformer [...] Je crois plus que jamais [...] en la chance de la France d'être une fille chrétienne.* » Un comble quand, benoîtement, le même avoue ne pas croire en Dieu... Pour lui, il s'agit bien plutôt de promouvoir quelque chose d'un ordre d'acier, capable de remettre au pas notre pays livré à la décadence.

Délires d'expiation

Et soudain, soudain... on repense à « la France moisie », ce texte que Philippe Sollers avait publié dans « le Monde » le 28 janvier 1999. L'écrivain y moquait la vision d'une certaine France, étriquée, revancharde, gonflée comme une outre de ressentiment. « *Pourquoi ne pas repartir des cathédrales, de Jeanne d'Arc, ou, à défaut, d'avant 1914, de Péguy ?* », rigolait Sollers. Tesson ne dit rien de la Pucelle, mais bon sang, qu'il cite abondamment Péguy !

A Sylvain Tesson, on a donc envie de suggérer de relire plutôt l'appel du 18 juin 1940, prononcé au moment où le Maréchal remâchait ses délires d'expiation. Que disait-il ? « *Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France* ». Notre-Dame rouvrira le 7 décembre, encore plus belle qu'avant. Sur ce point, le Général avait donc bien raison.

Par Arnaud Gonzague